

**PSYCHANALYSE**

# Le quotidien de l'analyste

PAR BERTRAND OGILVIE

*L'idée date de 1969, juste après la naissance de Scilicet, la revue de l'École freudienne de Paris, lancée par Lacan, qui durera six ou sept numéros. Mais c'est entre 1973 et 1978 qu'elle se réalise sous la forme d'une revue intitulée L'Ordinaire du psychanalyste, qui publia douze numéros.*

**FRANCIS HOFSTEIN**

UN PSYCHANALYSTE ORDINAIRE

Préface de Michel Plon

Éd. du Félin, coll. « Les marches du temps », 218 p., 22 €

L'idée ? Publier une revue faite de textes anonymes (mais plus radicalement que dans *Scilicet*, où Lacan signait les siens, faisant de tous les autres ses chirurgiens), c'est-à-dire dont l'accord passé entre les « écrivains » était qu'ils se dépouillaient du statut bien connu d'« auteur » en donnant leurs pages d'écriture à la revue dont ils ignoraient pour la plupart quels en étaient les assembleurs. Ces derniers étaient deux, réunis sous le pseudonyme à tiroir de « Sigismond ». Succès considérable, les textes affluent, tant des analystes que des analysants, Lacan approuve et suit l'affaire, la donne en exemple. Aujourd'hui (en fait, dès 2012 pour Radmila Zygouris, auteure de *L'Ordinaire, symptôme*), les deux compileurs réunissent leurs contributions à cette aventure et l'ordonnent autrement, chacun pour son compte, sous la forme d'un livre à propos duquel on peut dire qu'il est bien peu ordinaire de donner justement à l'ordinaire un statut majeur : chez Hofstein, l'ordinaire n'est pas un symptôme, mais la réalité d'une pratique à l'aune de laquelle c'est plutôt tout le reste qui fait symptôme.

Ce livre est foisonnant, polymorphe, unifié seulement par l'écriture. Il aborde, au rythme de la vie quotidienne de l'analyste, un nombre considérable de problèmes qui agitaient et agitent encore inévitablement, même si c'est en silence, cette pratique si singulière, aujourd'hui raréfiée, qu'est l'analyse psychique dans ses dimensions thérapeutique et didactique. La pratique en institution et en privé, la formation, la vie des groupes, le transfert, le rôle de Lacan, l'être-lacanien, la durée des séances, les rapports entre l'écriture et la pratique, l'argent, donné et reçu, l'écoute et l'accueil, la psychose, la clinique...

Dans cette profusion, difficile de choisir. Il y est beaucoup question du grand fétiche, que Hofstein dénomme avec humour « *J'aime Lacan* ». Le livre entier est consacré à l'ana-



lyse fine et critique de ce penseur, qui était à la fois la condition de possibilité absolue et l'obstacle continu, créateur de nouvelles rigidités à partir de ce qu'il mettait en place pour détruire les anciennes. Incontournable tournant théorique qui rata le virage de son institutionnalisation. Vieille histoire, qui semble se répéter sans cesse. Celle de la reconnaissance effective, de la place faite à l'hétérogénéité, à l'altérité que le discours institué-instituant « **ON NE TRAVAILLE PAS** irrécusable au divan, passe son temps à recouvrir **QU'AVEC L'OREILLE EN ANALYSE** affirmant que toute connaissance d'une chape de mots (écrire, **MAIS AVEC TOUT SON CORPS** » sance, tout savoir qui ne parler pour ne pas écouter, n'écouter que pour ne pas intervenir, fuite interminable), pour des raisons qui tiennent à la résistance psychique autant qu'aux conditions politiques d'existence. L'étouffement parental du groupe clos qui fonctionne à l'amour finit par étouffer la parole folle qui risquerait la disqualification du sujet, dont c'est pourtant le sens de la cure que de permettre et de donner forme assumée à sa disqualification, comme sujet de l'inconscient.

Certes, ces textes passent tout le milieu analytique et ses pratiques, dans leurs moindres détails, aux rayons X et au vitriol, disant l'essentiel avec cruauté, humour et lucidité sur les rapports d'inféodation et de dépendance, sur l'argent, sur les séances courtes... Voir le chapitre « Séances courtes, idées longues ? » : « *Donc il faut dire que c'est sur le trottoir que l'analysant va avoir à se dépatouiller... Mais la brièveté érigée en système me semble avoir son plus grand intérêt pour l'analyste. Qui fait en moins de trois heures le même nombre de séances qu'un analyste fonctionnant sur la base d'une demi-heure fait dans sa journée. Avec des rentrées d'argent en rapport, c'est-à-dire, quel que soit son temps de réception, toujours supérieures.* »

Plus loin, c'est le rapport entre cette pratique expéditive et le temps libéré pour la lecture théorique et l'écriture d'articles et de livres (destinés à assurer la place de l'analyste tant

sur le marché que dans le cœur de Lacan) qui est justement épinglé, posant la question, rarement abordée, des conditions matérielles de la production intellectuelle et de ses enjeux économique-affectifs, de ses retours sur le capital, dans les deux sens du terme. Plus loin encore, dans un chapitre désopilant intitulé « Ce que ça coûte d'être installé psychanalyste », Hofstein livre son budget, divisé comme suit : « *I. Frais obligatoires ou fixes (loyer, taxes, Urssaf, etc.) ; II. Frais semi-obligatoires (assurances, etc.) ; III. Frais évitables, mais... (voiture, lecture, employée au ménage et garde d'enfants) ; et enfin, last but not least, IV. Terminés ou interminables, son analyse et ses contrôles...* » Il conclut : « *C'est dire que ceux-là réglés, l'analyste n'a encore rien mangé (ni bu !), n'est allé ni au cinéma ni en vacances, et il est tout nu. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit à plaindre.* »

Mais le centre de gravité de l'ouvrage est encore ailleurs, du côté de l'ordinaire du divan, et de la réflexion sur le paradoxe qu'il y a à dire l'ordinaire d'une pratique à tous égards *extra-ordinaire*, et qui tire sa portée de cet écart maximal : « *Me resterait le recours* » L'interpellation est rude et violemment généralisée, elle prend le contre-pied de toute une histoire de la pensée qui veut n'y voir que le fruit de l'étonnement, comme le dit Aristote. Mais elle est juste : qu'on s'étonne tant qu'on voudra des merveilles ou de la complexité, tant que le geste théorique ne s'ancre pas dans le paradoxe de ces corps pris dans du langage, ces propos raffinés ne sont que du vent.

Aucun pathos néanmoins, la clinique n'est pas un lieu sacré, elle est simplement le lieu où cela a lieu et dont il est épistémologiquement et éthiquement absurde de perdre de vue la nécessité (on pense et on agit à partir d'elle). Encore faut-il la vivre dans son entièreté, et Hofstein n'hésite pas à développer à plusieurs reprises la question de l'« accueil », sans se faire d'illusions sur ce que le mot pourrait avoir de répulsif : « *Et c'est pourquoi j'utilise un aussi vilain mot qu'accueillir. Parce que justement cela dit bien qu'il ne s'agit pas seulement d'écouter avec ses oreilles. Noble instrument certes, mais insuffisant. On ne travaille pas qu'avec l'oreille en analyse mais avec tout son corps. C'est ça accueillir. Ne pas censurer ce qui du dire ou du sentir de l'analysant peut affecter l'analyste. Et cela ne passe pas uniquement par les mots. C'est évident, mais à force d'entendre "j'écoute..." , je finis par me demander si c'est évident pour tout le monde.* »